

\*  
\*

Sur l'ordre du comte de Bralles, Bouscamous mit Roberte sur un cheval, et tout le monde retourna silencieusement vers le ravin des Arcs.

A mi-chemin, on rencontra Jean Cavalier, qui, avisé qu'un événement extraordinaire avait dû se passer, accourait aux renseignements.

Le jeune chef s'informa.

« Hélas! mon Dieu! lui dit M. de Bralles, ma pauvre fille est hallucinée! »

Et il lui rapporta les propos d'apparence incohérents que Roberte avait tenus.

« C'est inouï, dit Jean Cavalier réfléchissant. Mais j'ai entendu raconter par mes hommes tant de choses étranges sur le compte de M<sup>me</sup> Roberte, qu'il serait bon, je pense, d'éclaircir ce mystère. »

Avant que M. de Bralles ait eu le temps de répondre, notre héroïne, qui avait deviné la cause de ce colloque, s'exclama d'un accent prophétique :

« J'ai vu sur les monts d'en face l'ombre gigantesque d'un cavalier équipé en officier du Roi comme mon fiancé. »

Tous ceux qui étaient présents tournèrent la tête vers l'horizon que la jeune fille désignait du doigt. A leur grande surprise, ils virent se dessiner sur les monts l'ombre d'un géant à cheval, entouré d'autres ombres humaines d'une taille colossale, qui s'élançaient, les bras levés.

« Miracle! miracle! » crièrent les Camisards.

Mais le phénomène ne dura qu'un instant; le soleil, pénétrant la masse des brouillards des bas-fonds, l'agita, et y produisit une espèce de tourmente; des nuages brumeux montèrent vers le ciel en se colorant d'or et voilèrent subitement les images, qui s'évanouirent.

Le comte de Bralles et Jean Cavalier restaient interdits, se croyant le jeu d'une illusion.

Soudain, les appels des cornes à bouquin dont étaient munies les sentinelles gardant les approches du ravin des Arcs les rappela à la réalité.

« Alerte! commanda Jean Cavalier.

— Alerte! » répétèrent ses hommes, qui se hâtèrent vers leurs postes de combat.

Quelques minutes après, des Camisards arrivèrent hors d'haleine.

« Chef, dirent-ils à Cavalier, nous avons un prisonnier.

— Quel est-il?

— Un officier du régiment des dragons de Noailles.

— Son nom?

— Le cornette baron de Lucel.

— Il est seul?

— Seul... Il l'affirme du moins et s'est rendu sans combat; mais nos précautions sont prises, l'alarme est donnée à toutes les sentinelles. »

\*  
\*

Le cornette baron de Lucel, prisonnier des Cami-

sards, se présenta devant l'aréopage de leurs chefs, traînant par la bride un magnifique cheval blanc...

Un merveilleux phénomène naturel avait décelé à Roberte, puis à ses compagnons, sa présence sur les montagnes cévenoles, où il s'était follement aventuré.

Jadis, des visions fantastiques semblables étaient, en Italie, attribuées à une fée, la *fata Morgana*, dont les sortilèges émerveillaient les habitants de la côte de Calabre, de Reggio à Naples. Mais de nos jours des savants ont pénétré leurs mystères, et ils sont arrivés à expliquer scientifiquement comment un rayon lumineux, traversant le brouillard, peut réfléchir les objets qu'il frappe à des distances considérables, au-dessus des vapeurs qui s'élèvent de la terre.

Bernardin de Saint-Pierre raconte que, grâce à ce phénomène, le célèbre peintre Vernet réussit à dessiner le spectre d'une ville qui se trouvait à sept lieues de l'endroit où il en avait pris le croquis<sup>1</sup>.

De Lucel était moins loin de Roberte lorsque celle-ci reconnut son ombre qui se projetait sur la montagne entre le ciel et la brume. L'intensité d'un puissant rayon de soleil traversant un brouillard épais avait décuplé la grandeur de l'ombre, qui était apparue monstrueuse.

.....  
C'était la seconde fois que l'officier tombait aux mains des Camisards, mais cette fois il n'en paraissait ni étonné ni mécontent. Comme l'avait dit l'homme qui avait annoncé sa capture, il s'était rendu sans combat.

1. *Les Météores*, par Zucher et Margollé. Bibliothèque des Merveilles.

L'officier avait le sourire aux lèvres et ne paraissait pas intimidé par les mines rébarbatives des gens qui l'entouraient.

Lorsqu'il aperçut Roberte et le comte de Bralles, sa figure s'éclaira de joie, et, sans faire attention à Jean Cavalier ou à sa suite, il se précipita vers eux.

« Comte, j'étais à votre recherche. Mademoiselle, je bénis le Ciel qui me permet enfin de vous retrouver, » dit-il.

Puis il s'élança dans les bras du comte et baisa longuement la main de sa fiancée.

« Imprudent que vous êtes ! dit le vieux seigneur.

— Baron, déclara Roberte, je suis heureuse, mais je tremble de vous voir ici. »

D'un ton badin et très maître de lui, comme s'il n'eût eu qu'à se faire pardonner une visite importune, de Lucel s'excusa. Ses manières semblaient vexer profondément les Camisards ; mais Jean Cavalier, qui connaissait apparemment ses relations avec Roberte et le comte de Bralles, congédia ses hommes.

« Laissez-nous, commanda-t-il. Retournez à vos postes en prévenant vos camarades de redoubler de vigilance. »

Les paysans, interdits et confus, se retirèrent.

« Qu'est-ce qui lui prenait, au chef ? »

\*  
\*  
\*

« Monsieur, dit Jean Cavalier à l'officier du Roi, me donnerez-vous votre épée ? »

— Sa Majesté, répondit l'interpellé, ne me l'a pas confiée pour cela.

Mais le comte de Bralles intervint vivement.

« Donnez-la-lui, dit-il. Jean Cavalier, qui m'a sauvé des galères avec cent autres malheureux, est un vaillant, et il vous la rendra plus tard.

— Je ne suis qu'un paysan, mais je suis le chef que ceux de ma caste ont choisi pour les venger, précisa Jean Cavalier. Il m'eût été facile, monsieur, de vous faire désarmer tout à l'heure par ceux de mes soldats que j'ai congédiés.

— Obéissez, prononça Roberte.

— Eh bien, soit, voilà mon épée, » fit Lucel, débouclant son ceinturon.

Jean Cavalier prit l'arme, et, après l'avoir gardée quelques instants, il la remit à Roberte.

« C'est votre trophée, mademoiselle, dit-il lentement.

— Merci, répondit la jeune fille, je ne la rendrai qu'à bon escient.

— Oh! ma bien-aimée! proclama Lucel, soumis à vos lois, je suis heureux de remettre ma destinée entre vos mains comme mon épée.

Pendant que les jeunes gens s'entre-regardaient, Jean Cavalier prit le comte de Bralles à l'écart. Il eut pendant un moment un entretien secret avec lui.

Tous deux revinrent ensuite vers le prisonnier, qui s'efforçait de calmer les alarmes de Roberte, et l'interrogèrent. De Lucel ne fit aucune difficulté pour leur conter toutes ses aventures.

De retour à Mende après son départ précipité de

Bralles, il avait eu peine à faire accepter la véracité de ses premières aventures. La chaleur avec laquelle il avait plaidé la cause de ses hôtes de Bralles l'avait même fait regarder comme suspect. Sans le témoignage de quelques-uns de ses soldats qui l'avaient vu tomber au milieu du désastre, sans la preuve de ses cicatrices, sans la haute situation de sa famille, il se fût trouvé fortement compromis.

« Hélas! dit M. de Bralles, c'était ce que je craignais, et si votre présence ici était connue, malheureux! vous seriez irrévocablement perdu.

— Non, répondit Lucel; j'ai réussi à obtenir un congé, et je m'en vais à Paris. En chemin, j'ai appris coup sur coup la prise de votre château, la délivrance de la chaîne et la présence de ma fiancée au milieu d'une bande de paysans. J'ai voulu aller l'y chercher. C'est le hasard, et aussi ma bonne étoile, qui m'a fait tomber aux mains de ces... gens, parmi lesquels je vous retrouve aussi, comte.

— En tombant, comme vous dites, aux mains de ces gens, monsieur, vous risquiez fort, fit de Bralles.

— Oh! entre ceux qui m'ont arrêté et moi il y avait un torrent assez large. J'ai pu parlementer à l'aise avant de me rendre. Certains obstacles, un mot magique — et le nom de la *fée* que j'ai prononcé, m'ont préservé des... soldats de M. Cavalier. Lorsque enfin j'ai su par eux que ma fiancée était tout près de moi, oh! bien vite je me suis soumis, je me suis rendu, et me voilà. J'ai retrouvé celle que je cherchais, mon cœur est plein de joie.

— Eh bien, monsieur le dragon, dit Jean Cavalier

l'interrompant, restez avec elle. Mais ne bougez pas. Rappelez-vous que vous êtes gardé à vue; que tout autour de vous il y a des hommes à moi qui vous tueraient si vous faisiez mine de vouloir vous sauver.

— Chef camisard, n'ayez crainte.

— Tant mieux. Je pourrai plus facilement aviser aux circonstances présentes, répliqua Jean Cavalier. Monseigneur, ajouta-t-il en s'adressant au comte de Bralles, viendrez-vous avec moi?

— Certes, répondit celui-ci, qui déposa un baiser sur le front de Roberte en lui glissant quelques mots bas à l'oreille, et serra la main de Lucel.

« A tout à l'heure, » dit-il en manière de conclusion.

Jean Cavalier sonna dans une corne à bouquin. Des Camisards parurent et s'emparèrent du cheval blanc du cornette baron de Lucel, qui resta seul en tête-à-tête avec sa fiancée.

\*  
\* \*

Les deux jeunes gens s'assirent l'un près de l'autre et se prirent les mains.

« Oh! ma Roberte!

— Oh! mon cher baron!

— Oh! mon aimée!

— Votre audace m'effraye.

— Votre vaillance, à vous, que je retrouve après tant d'événements, au milieu de paysans guerriers, me confond et me ravit tout à la fois. Maintenant que vous savez tout de moi, me direz-vous par suite de

tinue les yeux fixés sur les étoiles de vos yeux. Vous êtes toute ma vie, toute ma raison d'être, car loin de vous je ne vivais plus. Mon corps était à Mende, et toute mon âme à Bralles où je vous avais laissée. Seul et triste, je songeais à ces soirs si doux où vous chantiez sur la harpe pour m'endormir. Vous en souvenez-vous?

— Je m'en souviens.

— Il me semblait, en fermant les yeux, qu'un ange déployait sur moi ses ailes... Déjà je vous aimais... et vous m'aimez maintenant?

— Je vous aime. »

Un grand silence suivit cet aveu, car toutes les paroles devenaient inutiles.

.....  
Tout à coup un énorme brouhaha se fit entendre.

De Lucel bondit sur ses pieds.

« Donnez-moi mon épée, cria-t-il à Roberte.

— La voilà! » dit inconsciemment la jeune fille, qui un quart d'heure auparavant avait promis de garder l'épée de l'officier prisonnier.

.....  
Mais celui-ci n'eut pas à se servir de l'arme qui venait de lui être ainsi rendue.

Le tumulte qui avait effrayé nos amoureux était produit par les Camisards et les anciens prisonniers de Bralles, qui, sur l'ordre de Jean Cavalier, venaient de quitter le ravin des Arcs.